

Paul Laraque : *Le Vieux nègre et l'exil* (Paris : Ed. Silex, 1988), 72 pages.

Au traumatisme de l'arrachement primordial à la terre-mère d'Afrique, les "voyagés" opposent la violence incantatoire du grand cri nègre. A peine ancré dans la terre nouvelle, le désespoir permanent des "Antilles de misère" déporte la diaspora africaine vers les "Camps de concentration" de l'exil. Dans le *Cahier d'un retour au pays natal*, Césaire célébrait ses retrouvailles prochaines avec l'entour caraïbe. Dans *Le Vieux nègre et l'exil* du Haïtien Paul Laraque, l' "Impressible retour aux jardins interdits de la jeunesse et du pays natal" (p. 46) enfante une poésie d'amertume, mais aussi d'espoir.

Les tourments de l'errance décident du but de l'aventure poétique : "Par-delà le paradis perdu, découvrir la terre promise et la conquérir" (p. 9).

Dès "L'Exil et la mémoire", poème liminaire, le vieil exilé mesure le chemin accompli : "Les années ont passé. L'enfant s'est mué en homme et le vieux nègre en adolescent, à la fenêtre de l'éternité" (p. 7). Puis, la plongée dans les arcanes du temps. L'instant du souvenir, le surgissement du passé fait échec à la déportation géographique, au déracinement intégral. La mémoire du poète, dernier rempart contres les affres de l'exil, déroule son enfance à jamais marquée par la rapacité monstrueuse des "barbares des temps modernes enfantés par le caïman étoilé" (p. 12).

Contre cette imposture américaine en terre d'Haïti, les lyres de la dignité ont été égrenées par Vilaire, LAFOREST, Briene et autres Martineau, "poètes jérémiens" qui, de leur retraite éternelle, continuent d'alimenter l'élan révolutionnaire. Farabundo, Malcom X, Che Guevara sont aussi de ces martyrs que célèbre le poète. "Thrène" pour Bernard Wah est un hommage rendu à un autre membre de la tribu poétique haïtienne.

Ainsi, aux "Monstres de la nouvelle barbarie" (p. 51), le poète oppose les "guérillos de l'aurore" (p. 51) qui, dans un "ouragan populaire" prophétique, ramèneront l'espoir dans l'enclos de la vie. Malgré l'immortalité de ces "martyrs de la révolution" que concrétise l'inusable parole de Laraque, la tristesse de ces chants funèbres renforce la mélancolie de l'ensemble du recueil.

La prose poétique qu'exhalent les périodes très rythmées de "L'Exil et la mémoire" est l'indice d'une âme sereine baignant dans la béatitude du royaume de l'enfance. L'évocation des rigueurs de l'exil emprunte les voies du délire : "la réalité délirante rendue par le seul délire de la parole plongée dans ses racines les plus profondes" (p. 42).

La voix du poète surgit de la "géole de l'exil" pour évoquer la ville-refuge, de "Wall Street à Harlem", pour dénoncer l'ethnocentrisme mutilant : "Toutes autres races éliminées de la mémoire de nos enfants" (p. 22).

De l'extermination des Caraïbes à la nuit duvaliériste en passant par le marronnage libérateur, l'histoire haïtienne est féérique, mais aussi désolation : "Terre où ne pousse plus que l'herbe du malheur" (p. 39). Ce désespoir est aussi celui de Tombouctou, de Soweto, d'Hanoï, de Beyrouth et de Managua. La voix de Laraque résonne ainsi pour la communauté universelle des damnés :

Au sang des ouvriers
dans les rues de Paris
répond le sang des paysans
dans les campagnes d'Haïti (p. 43).

Cette parole signale la nature démiurge du poète, capable d'organiser les rêves, gardant le "pouvoir de faire rêver les hommes" (p. 25), d'inventer la lumière ou de s'inventer "créole et caraïbe". Par ailleurs, sa foi en l'avenir voile à peine ses pouvoirs d'"Appelur" de révolutions dans un classique cycle de déconstruction-construction. Tout au long du recueil, l'image du miroir est envahissante. Elle reproduit ce face à face avec lui-même, avec ses rêves, son passé, sa terre natale.

Cilas KEMEDJIO
(Etudiant en doctorat de
littérature africaine,
Université de Yaoundé.)

